

30

centimes

LES

LIVRES ROSES

N°

339

POUR LA JEUNESSE



**UN PETIT NEGRE
AU KLONDIKE**

par

René SAMOY

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (6)

UN PETIT NÈGRE AU KLONDIKE

Préface

Le Klondike, territoire de l'Alaska, n'avait jamais fait parler de lui : c'est à peine si les géographes connaissaient ce petit cours d'eau qui se jette dans le Youkon, grand fleuve de l'Amérique du Nord. Il est vrai qu'il est gelé pendant une grande partie de l'année, et que des froids de 50 degrés au-dessous de zéro et plus n'engageaient guère les Européens à visiter ce pays.

Tout à coup, en 1867, on découvre de l'or dans la région arrosée par le Youkon, le Klondike et quelques rivières voisines. Les mineurs y recueillent, dès les premiers jours, des trésors fabuleux. Le bruit s'en répand dans la Colombie anglaise, au Canada, aux Etats-Unis et dans le monde entier. Les chercheurs d'or abandonnent la Californie, l'Australie, le Transvaal et se précipitent dans le nouvel Eldorado, où se créent des villes ; les ports de l'Alaska prennent aussitôt de l'importance ; mais, comme cela arrive toujours, la récolte de l'or diminue et les rêves dorés que faisaient les mineurs amènent bien des désillusions et de cruelles souffrances.

C'est dans ce pays très peu connu et des plus pittoresques, que nous conduisons nos jeunes lecteurs, à la suite de deux familles, canadienne et française, qui, au lieu de l'or, vont chercher au Klondike ce qui fait sa véritable richesse : les fourrures et les bois.

Les enfants y trouveront des détails instructifs et intéressants.

Pour paraître le 1^{er} Décembre 1923

UN PETIT NÈGRE AU KLONDIKE



IL ERRAIT MISÉRABLE ET AFFAMÉ DANS LES RUES DE CHICAGO.

I. — OU L'ON FAIT CONNAISSANCE AVEC LES VOYAGEURS

« Eh bien ! mon brave John, toi qui n'aimes pas de voyager, tu vas encore te mettre en route.

— Mais, mister Lancelot, nous revenus ici seulement depuis deux semaines, de New-York, la grande ville où les railways marchent en l'air.

— C'est vrai, nous avons visité New-York, mais, maintenant, nous allons lui tourner le dos.

— Il fait si bon ici, mister Lancelot, à Montréal, avec mistress Lancelot et mon petit master Robert.

— Ils nous accompagneront dans ce nouveau voyage.

— *Very well !* mais je serais bien content, si on pouvait aussi emporter la maison avec mon chambre et mon lit.

— Comme les escargots, maître John ! Je voudrais bien que cela fût possible, car, dans le pays où nous allons, on n'a pas toujours des lits très confortables.

— Dans quel pays, my master ?

— Dans le Klondike.

— Ce être loin, bien loin ce pays-là, car moi, n'en avoir jamais entendu parler.

— Assez loin, cependant, il appartient, en partie, au Canada.

— Pays chaud, ou pays froid, mister Lancelot ?

— Très froid, John ; de la neige, de la glace partout.

— Brou ! Brou ! moi, petit nègre, préférer le soleil ; il fait déjà assez froid à Montréal.

— Alors, tu ne tiens pas à nous accompagner ?

— *All right !* Moi pas vouloir quitter bon mister ni bonne mistress Lancelot ni petit master Robert ! Moi aimer beaucoup soleil, mais aimer plus encore my master.

— Je le savais bien ; prépare-toi donc à partir ; M^{me} Lancelot a besoin de ton service, va la rejoindre ».

M. Lancelot était un négociant canadien, d'origine française. Il dirigeait, à Montréal, ville importante du Canada, située sur le fleuve Saint-Laurent, un commerce très actif de fourrures et de pelleteries. Il habitait avec sa femme et leur fils Robert, âgé d'une douzaine d'années, une jolie villa assise sur le penchant de la colline qui a donné son nom à la vieille cité française.

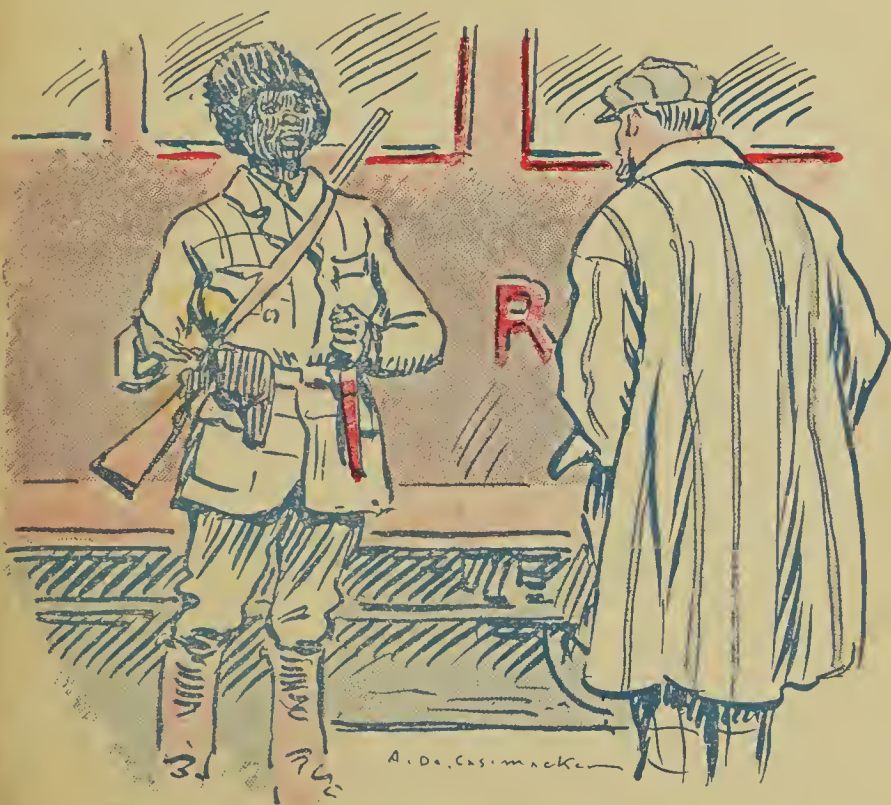
John, serviteur attaché à sa personne, sorte de boy qui ne le quittait jamais, était un jeune nègre d'une quinzaine d'années, grand et fort comme un Turc, doux et dévoué comme un terre-neuve. M. Lancelot l'avait trouvé, quelques années plus tôt, errant, misérable et affamé, dans les rues de Chicago. Il l'avait recueilli et amené à Montréal, où on le traitait plutôt comme un membre de la famille. John n'avait cessé de se montrer reconnaissant, exact et empressé dans son service, quoique parfois un peu original.

Robert était un enfant aimable, d'excellent caractère, non seulement appliqué à ses études, mais adonné à tous les sports que la jeunesse canadienne cultive avec le plus grand soin.

Le jour où M. Lancelot avait ainsi prévenu John de leur prochain départ, il avait décidé de se rendre avec sa femme et son fils,

au Klondike, dans l'Alaska, pour y acheter aux Indiens les riches fourrures qu'on trouvait alors dans ce pays à bon compte et qui se revendaient fort cher au Canada et aux Etats-Unis.

C'était en 1898. Depuis deux ans, on avait découvert, dans le Klondike, de nombreux gisements d'or et une formidable ruée de mineurs avait eu lieu dans ces régions glacées. M. Lancelot n'était pas attiré par cette fièvre de l'or qu'il jugeait mauvaise.



« C'EST POUR COMBATTRE LES SAUVAGES »

II. — A GRANDE VITESSE VERS L'OUEST

Le jour du départ, le 1^{er} mai, à 8 heures du matin, les serviteurs de M. Lancelot avaient apporté à la gare les malles et les caisses nécessaires au voyage. Le négociant, sa femme et le jeune Robert s'installaient dans un des magnifiques wagons du Pacifique Cana-

dicn, voie ferrée qui va de Montréal à Vancouver, sur l'Océan Pacifique, lorsqu'ils virent arriver John, armé de pied en cap, comme un trappeur de l'Arkansas. Il avait un fusil en bandoulière, un long couteau de chasse dans sa ceinture de cuir et un revolver au côté. Il portait de grandes bottes de cuir et un bonnet de loutre couvrait sa tête ébouriffée.

Un rire éclatant accueillit le pauvre garçon qui s'avancait fièrement.

« Que veux-tu faire de tout cet armement ? lui demanda M. Lancelot, tu crois donc que nous allons à la chasse des ours blancs ? »

— C'est pour combattre les sauvages, répondit le jeune Américain, on m'a dit qu'il y en avait beaucoup au Klondike : eux méchants pour les blancs.

— On s'est moqué de toi, mon garçon, les Indiens de l'Alaska sont habitués maintenant à voir les étrangers et ne sont pas plus dangereux que ceux de nos prairies.

— Moi vouloir vous défendre en cas d'attaque.

— Ton intention est bonne, mais tu n'auras pas l'occasion, j'en suis certain, de te servir de ces armes contre les sauvages. Tu me rappelles un certain Tartarin de Tarascon qui allait à la chasse en Afrique.

— Moi pas connaître mister Tartarin.

— En effet, il n'est jamais venu dans ce pays, repartit le négociant en riant, tandis que tout le monde pouffait ; dépose tes armes, mon brave John, elles sont embarrassantes et pourraient être dangereuses, si elles sont chargées ».

Le pauvre John fut bien vexé de voir que ses précautions étaient inutiles et le Klondike perdit beaucoup dans son estime.

Dès que nos voyageurs furent confortablement installés dans leur wagon, Robert demanda à son père quelle distance le train avait à franchir.

« De Montréal à Victoria, expliqua M. Lancelot, on compte près de 5000 kilomètres et nous mettrons trois jours environ à parcourir cette ligne immense.

— Et nous ne changeons pas de voiture ?

— Non, mon ami, nous trouverons ici tout ce qu'il faut pour vivre agréablement, nous pourrons circuler d'un bout à l'autre du train.

— Et la nuit ? Comment pourrons-nous dormir ?

— J'ai retenu des lits dans le sleeping-car, c'est à dire dans le wagon-lits où nous reposerons tranquillement bercés par le mouvement du train ; nous mangerons dans le dining-car (wagon-restaurant) qui offre tout le confortable d'une belle salle à manger et rien ne nous empêchera, après le repas, de nous promener sur les galeries extérieures d'où nous contemplerons tous les paysages pittoresques de l'ouest canadien.

— C'est merveilleux ! s'écria Robert, je voudrais faire le tour du monde dans un wagon comme celui-ci !

Le convoi parcourt à grande vitesse les vastes plaines du Canada occidental ; il ne s'arrête qu'aux gares principales, pour aboutir à Vancouver, sur l'Océan Pacifique.

« Sais-tu combien nous avons traversé de stations, depuis Montréal ? lui demanda son père.

— Je ne les ai pas comptées, mais il y en a sûrement plus de cent, répond le petit Canadien.

— Vancouver est la 304^e, dit M. Lancelot.

— Eh bien, vrai ! Je n'ai pas trouvé le temps long et ces trois jours de voyage se sont passés sans fatigue ».

On s'embarque aussitôt sur un steamer qui amène les voyageurs à Victoria, capitale de la Colombie anglaise, dans l'île Vancouver.

III. — UNE COTE ACCIDENTÉE.

M. Lancelot et sa famille n'eurent pas le temps de visiter Victoria. *Le Québec*, bateau de transport, entra dans la rade. Il arrivait de San-Francisco, pour prendre les voyageurs à destination de l'Alaska. Le négociant put retenir une cabine à trois places. John s'installa de son mieux sur le pont.

Le trajet de Victoria au port de Juneau, dans l'Alaska, se fait le long des côtes, entre les nombreuses îles qui forment d'étroits canaux remplis d'écueils. Robert, qui, sur le pont, examinait la mer, s'écria tout à coup :

« Papa, regarde donc ces jets d'eau qui sortent de l'Océan !

— Observe de plus près, mon ami, et tu verras d'où viennent ces jets d'eau.

— Oh ! ce sont des baleines ! Je les reconnais bien pour en avoir vu des images, dans mon histoire naturelle !

C'étaient, en effet, de jeunes balcines qui prenaient gaïement leurs ébats autour du navire. Pendant toute la journée, Robert put les admirer plongeant, sautant à la surface des eaux, se jouant toujours deux à deux, et lançant dans l'air leurs puissants jets de vapeur.

Après deux jours de navigation, la température devient plus fraîche : la frontière de l'Alaska est franchie ; on approche des glaciers.

« Nous sommes sur le territoire des Etats-Unis, dit M. Lancelot.

— Je croyais que l'Alaska appartenait au Canada, répond Robert.

— Non, mon enfant, le Territoire de l'Alaska a été acheté, en 1867, à la Russie par les Etats-Unis. Il occupe le nord-est du continent américain, baigné au nord par l'Océan glacial, au sud par le Pacifique. Il est séparé de l'Asie par le détroit de Behring, mais les régions de l'est, et, en particulier, le Klondike, où nous allons, appartiennent au Canada.

— Est-ce que le pays d'Alaska est très étendu ?

— Oui, mon ami, il a environ trois fois la superficie de la France.

— Alors, il doit être très habité.

— Très peu, à cause de son climat glacial. On y compte à peine 100 000 habitants, des Indiens, des Esquimaux et des mineurs étrangers.

— Moins que Montréal ! Alors, c'est un vrai désert !

— Les côtes sont assez habitées. On y voit quelques ports comme Sitka, la capitale, Juneau, Skaguay. Dans le Klondike, les chercheurs d'or ont fondé la petite ville de Dawson, au milieu des placers.

Le pays est couvert de hautes montagnes et de glaciers, à travers lesquels coule le grand fleuve Youkon, qui se jette dans l'Océan Pacifique, après un cours de plus de 3 600 kilomètres. L'Alaska serait encore à peine connu, sans ses riches mines d'or.

— On n'y trouve que de l'or ?

— Non, l'Alaska est loin d'être sans ressources. On y recueille des métaux variés et de la houille. Ses fourrures sont renommées ; on peut y chasser les hermines, les martres, les zibelines, les renards rouges, noirs, argentés, et d'autres animaux des pays froids. Les loutres, les morses, les phoques, les baleines y abondent ; les poissons de tous genres, surtout les saumons, remplissent les cours d'eau.

— Oh ! mister Lancelot, quelle chasse et quelle pêche, moi pou-

voir faire là-bas ! s'écria John qui écoutait ces renseignements, sans perdre un mot.

— Tu pourras, mon brave John, montrer ton savoir-faire, mais, prends garde, il y a aussi des ours et des loups, toujours très affamés !

— Oh ! avec mes armes, moi pas craindre les loups ».

Pendant cette conversation, *Le Québec* était arrivé devant le port de Wrangell, où le steamer devait faire une escale de quelques heures.



DE JEUNES BALEINES PRENAIENT GAIEMENT LEURS ÉBATS

L'attention des enfants fut attirée par de longs poteaux en bois sculptés, placés en face des cases indiennes. Les uns portaient des statues grotesques debout ou assises ou des figures d'animaux imaginaires ; d'autres étaient une succession de têtes grimaçantes, partant du sol et s'élevant à une hauteur de plusieurs mètres.

« Ces sculptures, expliqua M. Lancelot, sont appelés « totems » par les indigènes. Ce sont des idoles ou des emblèmes élevés en l'honneur des chefs les plus illustres, dans le but de rappeler leurs hauts faits. On en rencontre dans plusieurs îles du Pacifique, mais c'est à Wrangell que se trouvent les plus remarquables ».

IV. — RENCONTRE D'UNE FAMILLE PARISIENNE.

Tandis que les voyageurs examinaient ces étranges monuments, on entendit tout à coup des cris bruyants qui partaient du centre du village et on vit apparaître John pâle et haletant, poursuivi par une troupe d'Indiens qui semblaient le menacer. Le pauvre garçon se réfugia auprès de son maître que les naturels entourèrent, hurlant à tue-tête, avec des gestes violents.

« Que voulez-vous ? Que s'est-il passé ? » demandait le négociant qui ne comprenait rien à ce tumulte et à ce langage guttural.

La scène aurait pu devenir tragique si, tout à coup, un étranger, accompagné d'une femme et de deux enfants, ne s'était jeté au milieu des Indiens et ne les avait calmés, en discutant avec eux dans leur langage.

« Monsieur, dit le nouveau venu, s'adressant en français à M. Lancelot, ces Indiens sont furieux, parce que ce jeune nègre vient de tuer un des plus beaux caribous de leur chef.

Il désignait en même temps John encore armé de son fusil.

« Ce chef, continua l'étranger, réclame le prix de son caribou ou le fusil du délinquant.

— Comment as-tu commis un tel délit ? demanda le négociant au jeune nègre.

— Oh ! mister Lancelot, répondit John, en tremblant, moi aller dans le bois pour tirer un bon gibier et le rapporter pour la cuisine ; moi apercevoir une bête sauvage, grande comme un cerf... Pan ! pan ! mon fusil tue le cerf !... je étais contente, mais ces Indiens, courir sur moi ! Ils voulaient tuer moi comme le cerf, mais moi courir plus vite et me sauver près de vous.

— La bête que tu as tuée, petit malheureux, fait partie du troupeau du chef de la tribu. C'est un caribou, une sorte de renne domestique qui leur donne un lait excellent, conduit leurs traîneaux et, au besoin, leur fournit une chair succulente.

— Moi, mister Lancelot, n'avoir jamais vu un cabouri.

— Tu veux dire un caribou.

— Yes, un cabirou.

— Pour son caribou, le chef réclame un prix élevé ou ton fusil. Il faut réparer le dommage que tu as causé : ce fusil est dangereux



« ILS VOULAIENT TUER MOI COMME LE CERF ».

entre tes mains, je ne veux plus que tu le conserves. Donne-le au chef ou, sinon, je ne réponds pas de la colère de ces Indiens. »

John fut bien obligé de s'exécuter. L'étranger qui était intervenu expliqua aux indigènes l'erreur du nègre et la décision de son maître. Le chef fut enchanté de recevoir une arme qui était pour lui du plus grand prix et les Indiens se retirèrent en se livrant à de joyeuses gambades.

« Maintenant, dit M. Lancelot à l'étranger, je tiens à vous remercier du service que vous venez de nous rendre. Je suis d'autant plus heureux de le faire, que je vois avec plaisir que vous êtes Français.

— Oui, monsieur, répondit l'étranger, je suis Français, Charles Develle, de Paris ; permettez-moi de vous présenter ma femme également Parisienne et mes deux enfants, Julien et Suzanne.

— Je suis aussi Français, reprit le négociant et je me nomme Pierre Lancelot, de Montréal. Voici ma femme et mon fils, Robert, âgé d'une douzaine d'années.

— C'est l'âge de ma fillette, dit M. Develle ; mon garçon a un an de plus. Je suis heureux que le hasard nous ait fait rencontrer un de ces compatriotes du Canada qui n'ont jamais oublié la France et qui parlent toujours la langue de leurs pères.

— Si vous venez au Canada, monsieur, vous verrez que, tout en étant de loyaux sujets de l'Angleterre, nous conservons au fond du cœur l'amour de notre première patrie ».

Tout en retournant vers le port pour rejoindre *Le Québec*, M. Develle apprit au négociant canadien qu'il habitait le pays d'Alaska depuis plusieurs années et qu'il avait installé à Juneau, port situé plus au nord, une scierie importante où il débitait le bois si abondant sur les côtes.

« Nous rentrons, dit-il, d'un voyage que nous avons fait en France pour revoir nos familles et nous nous sommes embarqués à San-Francisco sur *Le Québec* à destination de Juneau ».

La connaissance fut bientôt faite entre les deux familles et, lorsqu'elles rejoignirent le steamer, Robert, Julien et Suzanne étaient devenus de bons amis.

Le moins content de tous était John qui, privé de son arme, n'osait plus penser aux exploits et aux chasses fructueuses qu'il avait espéré faire dans le Klondike. Cependant, il cherchait à se consoler.

« Moi, disait-il, trouver là-bas beaucoup d'or, puisque l'or être partout, dans la terre et les rivières ; moi, alors, *very well*, acheter un bon fusil à deux coups ! »

Et cette pensée amenait sur sa face un rire si large que sa bouche s'ouvrait jusqu'aux oreilles, laissant voir deux puissantes rangées de dents, blanches comme la neige.

La traversée de Wrangel à Juneau continue à se faire entre les



ROBERT, JULIEN ET SUZANNE ÉTAIENT DEVENUS DE BONS AMIS.

iles et la côte d'Alaska. M. et M^{me} Develle, devenus les compagnons de voyage des Canadiens, leur donnaient des renseignements sur les paysages que rencontrait le steamer. Tout à coup, M. Develle montre à ses nouveaux amis une masse blanche qui, dans le lointain, semble se diriger vers le navire.

« Voilà, dit-il, les premières glaces flottantes, elles se sont détachées du grand glacier de Takou, devant lequel nous allons passer. Le voici ! Voyez cette masse transparente, qui seintille comme

un miroir. Ce glacier à 800 mètres de largeur et sa hauteur domine la mer de plus de 100 mètres ».

Le Québec avance lentement avec prudence, car des avalanches, venues du sommet de la montagne glacée, se précipitent avec fracas dans les flots. Des blocs d'icebergs, gros comme des maisons, s'écroulent avec un bruit de tonnerre. Ils plongent dans les eaux, puis reparaissent, les dominant de 15 à 20 mètres. La mer en est couverte à perte de vue : c'est un merveilleux spectacle devant lequel s'extasiaient nos jeunes voyageurs.

« Regardez, dit Robert, cet iceberg qui ressemble à un ours énorme, nageant sur les flots.

— Et cet autre, crie Suzanne, ne représente-il pas une cathédrale gothique, avec ses clochers, ses tourelles, ses statues ?

— Voici un champignon monstrueux !

— Là, un lion dormant sur un piédestal éclatant ».

Chacun nomme les formes les plus bizarres représentées par les icebergs, mais ce qui émerveille les passagers, c'est la variété des couleurs de ces glaces flottantes, qui va du bleu d'azur au vert sombre, du rose délicat au blanc du plus pur cristal.

« Nous approchons de Juneau, dit M. Develle, car voici l'île de Douglas où se trouve une riche mine d'or et devant laquelle est construit le port de Juneau, à l'entrée d'un fiord profond et resserré d'où part la route pour le Klondike ».

V. — ARRIVÉE SUR LA TERRE D'ALASKA

Bientôt, le steamer stoppe devant les quais de Juneau. C'est une petite ville de quelques milliers d'habitants, mais un centre actif de commerce et de cabotage. De beaux magasins, remplis de marchandises de tous genres, s'ouvrent sur le quai, ainsi que quelques hôtels et des bars où s'agite une population étrange et bruyante.

M. Lancelot retient deux chambres à l'hôtel de New-York, non loin de l'habitation de M. Develle, autour de laquelle s'étendent d'immenses chantiers de bois.

« Nous allons prendre quelques instants de repos, dit le Canadien à M. Develle et, demain, nous irons vous rendre visite ».

Le lendemain, il se dirigea avec sa famille vers la demeure du négociant parisien. Ils purent ainsi parcourir Juneau qui est composé de chalets parsemés au pied d'une haute montagne perpendiculaire, couronnée de neige. On dirait un petit port des côtes de Norvège.

« Nous venons, dit le Canadien à ses nouveaux amis, vous faire nos adieux, car nous sommes décidés à partir aujourd'hui même pour Dawson-City capitale du Klondike.



LE YACHT ENTRE DANS LE FIORD.

— Mais quelle route comptez-vous prendre ?

— On nous a conseillé de suivre la côte de l'Alaska jusqu'à l'embouchure du Youkon et de remonter le cours de ce fleuve jusqu'à Dawson.

— Cette voie, au printemps, présente peu de difficultés, mais elle est excessivement longue et coûteuse.

— Alors, quelle est la meilleure direction ?

— La route la plus simple est celle de Juneau à Dyéa, port si-

tué au fond de ce fiord. De là, par la White-Pass, (Col-blanc), on gagne les lacs qui conduisent à la rivière Lewis, affluent du Youkon. On n'a plus alors qu'à descendre ce fleuve jusqu'au Klondike.

— Quels sont les moyens de transport ?

— Un bateau part d'ici, chaque jour, pour Dyéa. Ensuite, la seule difficulté est la traversée de la White-Pass ; au delà, le voyage est plutôt un plaisir.

— Voilà vraiment la meilleure route.

— On construit un chemin de fer qui, dans deux ans, sera terminé et unira Dyéa au premier lac.

— En attendant, un peu d'effort n'est pas pour nous effrayer : nous, Canadiens, nous n'oublions pas que « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ».

— Je vois que nos frères du Canada connaissent nos classiques et cela nous fait plaisir à nous, Français... Puisque le voyage par la White-Pass vous agréé, si notre compagnie ne vous est pas désagréable, nous sommes disposés à l'entreprendre avec vous.

— Vous viendriez aussi au Klondike ?

— J'ai déjà fait ce trajet, mais je désire retourner là-bas, pour faire, sur place, l'acquisition de forêts faciles à exploiter, à cause des cours d'eau.

— Eh bien, partons ensemble ! Ce sera un grand plaisir pour nous de faire cette excursion avec des compatriotes et nous serons vos obligés, puisque vous connaissez le pays.

— M^{me} Develle vous accompagnera-t-elle ? demanda M^{me} Lancelot.

— Oui, nos enfants aussi ; nous voyageons toujours ensemble ».

Deux jours plus tard, MM. Lancelot et Develle, accompagnés de leurs familles, s'embarquaient sur un yacht à vapeur, avec un certain nombre de colis, comprenant des tentes, des vêtements, des armes, des vivres et tout ce qui peut être nécessaire dans une région sauvage, où les ressources sont peu abondantes.

Le yacht *Takou* quitte Juneau dès l'aurore et entre dans le fiord qui s'enfonce de plus de 100 kilomètres dans les terres, entre des rochers à pic d'une hauteur vertigineuse. Les passagers de tous les pays qui se pressent sur le bateau, méritent bien qu'on le examine.

« Voyez, dit M. Develle, ce navire porte les types les plus variés ».



DES AVENTURIERS SE PRÉCIPITÈRENT SUR LE KLONDIKE.

et les plus étranges. Dans leurs discours, on entend toujours les mêmes mots : *gold* (or), Klondike, pépites.

— C'est vrai, leur conversation n'est guère variée. Tous se ruent à la chasse de l'or et ne parlent que des fortunes qui ont été faites subitement dans les placers. En avant ! en avant ! Voilà leur mot d'ordre.

— Mais sait-on comment ces mines, qu'on dit si riches, ont été découvertes ? demanda M^{me} Lancelot.

— Un des témoins de cette découverte me l'a raconté récemment, expliqua M. Develle. C'est un Ecossais, nommé Mac-Cornak qui a fait cette trouvaille en 1896, c'est à dire, il y a peu de temps. Ce vieux mineur n'ayant jamais réussi à faire fortune en Californie, s'était fait pêcheur de saumons à l'endroit où la rivière Klondike se jette dans le Youkon.

— Là où se trouve la ville de Dawson ?

— Exactement. Un jour du printemps 1896, un de ses anciens compagnons des mines d'or, nommé Henderson, lui apprit que les Indiens racontaient que, sur les bords d'une rivière voisine, l'or se trouvait en abondance.

« Abandonne tes filets, lui conseilla Henserson, et viens avec moi, allons examiner ce terrain, peut-être la fortune nous y attend.

Mac-Cornak suivit son ami et commença à creuser le sol. Dès le premier jour, il découvrit une pépité qui valait au moins mille dollars et, partout, la terre, les rochers brillaient sous les paillettes d'or. A cette nouvelle, une foule d'aventuriers se précipita sur le Klondike. Toutes les classes de la société envahissaient les steamers qui allaient à Juneau et bientôt, le monde entier sut qu'un nouvel Eldorado dépassait en richesse tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Il faudrait des volumes pour raconter les aventures des premiers mineurs et les coups du hasard qui les enrichissaient en quelques jours, même en quelques heures. Mais combien périrent de froid et de faim ! »

Pendant que M. Develle faisait ce récit à ses compagnons, le *Takou* continuait sa marche vers Dyéa où il parvint dans la soirée. Les étrangers remplissaient les rues et les quais ; des caisses, des ballots, des chevaux, des bœufs, des chiens, des traîneaux encombraient la ville, qui ressemblait à une immense foire où des hommes des pays les plus éloignés s'étaient donné rendez-vous.

VI. — CHEZ LES INDIENS.

Le lendemain matin, nos voyageurs prirent toutes leurs dispositions pour franchir la White-Pass. Un entrepreneur leur loua des chevaux et des mulets pour conduire les traîneaux jusqu'au



ILS VIRENT DEUX CHIENS EN ARRÊT DEVANT UNE BOULE NOIRE.

sommet du défilé. Il faut trois jours pour traverser ce passage qui s'élève à une altitude de 1 250 mètres. La montée se fit sans incident.

M. Lancelot et ses compagnons purent visiter un village indien où ils reçurent un excellent accueil. Les maisons sont construites en bois avec une ouverture dans le toit pour laisser échapper la fumée. Il n'existe qu'une seule pièce, avec des lits de peaux et quelques sièges grossiers. Des fourrures, des poissons, des quartiers

de viande, pendent au plafond, répandant une odeur presque insupportable.

Les hommes étaient couverts de peintures bizarres et de grands anneaux pendaient à leur nez. Les femmes avaient la figure barbouillée de noir et leur lèvre inférieure était percée de morceaux de bois, d'os ou d'arêtes de poisson. Tous, hommes et femmes, étaient enveloppés dans de grandes couvertures ou vêtus de peaux de bêtes ornées de queues de martres et d'écureuils.

Dans une de ces cabanes où nos voyageurs se chauffaient autour d'un feu de sapin, Robert s'écria tout à coup :

« Où donc est John ? Je ne le vois pas parmi nous. »

En effet, le jeune nègre avait disparu. On l'appela, on le chercha aux environs, mais on ne put le retrouver. Comme la nuit était proche, on ne pouvait le laisser exposé à un froid auquel il n'eût pu résister.

« Que cherchez-vous ? demanda un Indien, en mauvais anglais.

— Mon serviteur, un jeune nègre, répondit le négociant canadien, il a dû s'égarer.

— Vencz, dit l'Indien qui portait le nom de Renard-Blanc, j'ai là deux chiens très intelligents ; ils sauront retrouver votre serviteur mort ou vivant.

MM. Lancelot et Develle partirent en compagnie de l'Indien et des deux chiens auxquels Renard-Blanc dit quelques mots dans sa langue rude et gutturale. Les chiens s'élancèrent en avant, à toute vitesse.

Les trois hommes marchèrent assez longtemps sur la route étroite du défilé, enfonçant jusqu'aux genoux dans le neige accumulée par le vent qui souffle avec violence à cette hauteur.

Tout à coup, on entendit les chiens qui hurlaient dans le lointain.

« Mes chiens ont trouvé votre serviteur, dit l'Indien, ils m'aver-tissent ».

Il pressa le pas, suivi des deux voyageurs et, bientôt, ils virent les deux chiens en arrêt devant une boule noire qui faisait tache sur la nappe immaculée de la neige. C'était la tête de John. Celui-ci était tombé dans un trou profond, sur le côté de la route, et il était enfoui jusqu'au cou dans la neige. Il roulait des yeux effarés et sa grande bouche aux lèvres rouges ressemblait à une grenade entr'ouverte.

Malgré la situation du pauvre garçon, le Canadien et ses compagnons ne purent s'empêcher de rire à cette apparition grotesque. Mais Renard-Blanc eut bientôt fait de creuser une partie de la neige, et, avec l'aide de ses compagnons, de sortir le nègre de sa prison. L'Indien se mit à frotter John de toutes ses forces sur le nez et les oreilles, pour ramener la circulation du sang et on le força à courir jusqu'à la case pour le réchauffer.



RENARD-BLANC FUMAIT SILENCIEUSEMENT SON CALUMET

Lorsqu'il fut revenu de son émotion devant un feu pétillant, on l'interrogea.

« Tu es donc descendu de ton traîneau ? demanda M. Lancelot

— Yes, mi ter Lancelot, moi vouloir couper une branche de sapin pour faire une canne, mais moi tomber dans le trou et ne pouvoir plus me retirer.

— Tu as été imprudent, car tu n'aurais pu résister au froid. Ne t'écarte plus jamais de ta route.

— Je avais beaucoup peur des dogs, je avais cru voir des loups qui allaient manger mon tête...

— Ces braves chiens t'ont sauvé la vie.

— *Very well!* bons dogs ! il faudrait emmener eux avec nous, mister Lancelot.

Cette idée de John n'était pas des plus mauvaises et déjà MM. Lancelot et Develle avaient songé à remplacer les chevaux et les mulets qui devaient retourner à Dyéa par des chiens que conduiraient des Indiens du pays.

« Nous avons encore deux journées de route, dit le Parisien, avant d'arriver au lac Bennet où commencera notre voyage par eau : le plus difficile est fait. Nous aurons tout avantage à nous faire guider et conduire par les naturels, s'il est possible de s'arranger avec eux.

— Je vais m'en assurer, répondit M. Lancelot ».

Il s'approcha du Renard-Blanc qui fumait silencieusement son calumet devant le feu.

« Serais-tu disposé, lui demanda-t-il, à conduire nos traîneaux avec tes chiens jusqu'au lac Bennet ?

— Oui, si vous m'offrez un bon prix.

— Combien demandes-tu ?

— Il faut quatre chiens par traîneau, c'est à dire 16 chiens ; à cinq dollars par chien, cela fait 80 dollars (400 fr.) Je me charge de la nourriture à laquelle ils sont habitués et qu'ils porteront sur un cinquième traîneau.

— Nous acceptons tes propositions, dit M. Lancelot, nous partons demain matin, à la première heure.

— C'est convenu. »

VII. — VERS LE KLONDIKE.

Le lendemain, dès le grand matin, la petite caravane se mit en route. Chaque traîneau était conduit par un Indien qui harcelait sans cesse les chiens et hâtait leur course. Le chemin, heureusement, était facile. On se trouvait sur un vaste plateau où régnait un froid glacial, malgré la saison, et sur la neige durcie les traîneaux glissaient sans trop d'efforts. Après deux journées sans incident, les voyageurs aperçurent une nappe d'eau qui s'ouvrait à l'horizon.

« Le lac Bennet ! dit M. Develle, dès maintenant, nous allons voyager aussi agréablement que possible.

— Ce lac s'étend donc jusqu'au Youkon ? demanda Robert.

— Non, mon ami, nous allons suivre une succession de lacs reliés ensemble par un cours d'eau qui va se jeter dans le grand fleuve près du fort Selkirk ; c'est la rivière Lewis.

Le lac Bennet est dans une situation très pittoresque, entouré de montagnes couvertes de neige, au pied desquelles sont plantés quelques villages indiens. L'un d'eux, situé au sud du lac, est le point de départ des petits steamers qui font le trajet jusqu'à Dawson-City.

Les voyageurs paient les Indiens qui s'en retournent avec leurs équipages. Les traîneaux sont confiés à la garde d'un hôtel placé au bord du lac et bientôt le steamer *Selkirk*, par ses sifflements prolongés, annonce que le départ est proche. M. Lancelot et ses compagnons s'y installent aussi commodément que possible, car le bateau est bondé de mineurs.

« Combien de temps durera notre navigation ? demande M^{me} Lancelot.

— On l'annonce comme devant durer cinq jours, madame, mais souvent elle se prolonge à cause des rapides qui exigent de grandes précautions. Dawson-City est à 875 kilomètres d'ici, environ.

— Comme de Paris à Marseille, alors ?

— A peu près, madame. »

Le steamer *Selkirk* traversa tous les lacs à grande vitesse, mais, avant d'atteindre le dernier, le capitaine cria :

« Ici, tous les voyageurs descendent.

— Est-ce qu'il est arrivé un accident ? demanda Suzanne.

— Non, mon enfant, mais, en cet endroit, le courant est trop fort et le bateau risquerait d'aller se briser contre les rochers. L'an prochain, un tramway reliera les deux lacs, pour éviter ce défilé trop étroit.

— Qu'allons nous faire alors ?

— Tout simplement nous rendre à pied à l'entrée du dernier lac où nous attend un autre bateau ; nos bagages seront transportés à dos de mulet.

Ce transbordement se fit sans difficulté et les voyageurs reprirent leur navigation sur le steamer *Sillka*, de même grandeur que le *Selkirk*. On arrive bientôt sur la rivière Lewis qui a près de

1 500 mètres de largeur. Tout le monde jette des cris d'admiration devant ce cours d'eau majestueux dont les rives sont couvertes de huttes coniques habitées par les Indiens.

Après quelques heures, une immense étendue d'eau apparaît soudain vers le nord ; la rivière Lewis y déverse ses eaux, au pied d'une forteresse, entourée de magasins.

« Est-ce encore un lac ? demande Robert.

— Non, mon gargon, c'est le fleuve Youkon, explique M. Develle, un des plus grands fleuves du monde, qui arrose le pays de l'or. Voici, devant nous, le fort Selkirk et les magasins où l'on faisait, il y a peu de temps encore, le commerce des fourrures, mais la fièvre de l'or a tout suspendu.

A quelque distance du fort Selkirk, le Youkon tourne brusquement dans la direction du nord, dans une vallée abrupte.

« La vallée dans laquelle nous entrons, dit le Parisien, s'étend jusqu'à Dawson, au confluent du Klondike : c'est le fameux Eldorado qui, depuis deux années, produit tant d'or. On compte déjà plus de 6 000 mineurs sur les deux rives du fleuve ».

On voyait, en effet, dans le fond de la vallée ou suspendus aux flancs des rochers, une foule d'hommes qui, dans l'éloignement, ressemblaient à des groupes de fourmis. Jusqu'à la ville de Dawson, l'affluence était la même.

« Ces mineurs font-ils réellement des fortunes miraculeuses, comme on le raconte ? demande M^{me} Lancelot.

— Ah ! madame, il y a certainement des coups de chance merveilleux, mais, pour dix, vingt, qui se présentent, combien de milliers de ces aventuriers ne trouvent rien ou périssent à la tâche. Ceux-là, on n'en parle pas, mais, pour exciter l'ardeur des autres, on aime à raconter des trouvailles stupéfiantes. Il y a deux ans, dit-on, quatre compagnons ont amassé 120 000 francs en quelques jours. Un négociant en pelleteries, en une journée, a recueilli 36 000 francs d'or. Deux jeunes mineurs ramassèrent en quinze jours, 300.000 francs dans un trou creusé au pied de la montagne. Je pourrais vous citer un certain nombre de faits semblables et des fortunes plus considérables encore que les précédentes.

— Et cela ne vous tente pas, monsieur Develle ?

— Non, non, madame, je considère avant tout les malheureux qui, venus dans ce pays, espérant faire fortune, errent au hasard dans ces plaines glacées, par un froid de 50 degrés, n'ayant que

de pauvres huttes pour s'abriter : ceux-là sont innombrables. »

Avant la chute du jour, le bateau pénètre dans une petite baie où apparaît une ville composée de tentes et de baraques en bois.

« Voilà *Dawson-City* », dit le Parisien.

Les passagers débarquent sur un quai où se coudoient une foule d'étrangers de tous les pays du monde. Ils viennent chercher le courrier qui apporte des nouvelles de leurs familles. Robert et



« ICI TOUS LES VOYAGEURS DESCENDENT. »

ses amis sont désillusionnés : ils s'attendaient à voir une cité resplendissante, mais ils n'avaient devant eux que des rues remplies de cloaques et de boue, à cause de la fonte des neiges.

« Vraiment, on ne dirait pas que nous marchons sur l'or, dit Robert.

— Pour moi, je ne sens que de la boue, repartit Suzanne, j'en ai plein mes bottines ! »

Heureusement, un hôtel assez confortable offrit asile à nos voyageurs et ils purent prendre quelque repos. Dès le lendemain, MM. Lancelot et Develle s'occupent de leurs affaires : l'un visite

les chantiers de bois, l'autre s'abouche avec les Indiens qui ont apporté des régions polaires les fourrures les plus belles et les plus variées. Leurs achats prirent quelques jours et furent arrangés à la grande satisfaction des deux négociants.

« Nous avons terminé nos affaires, dit, un matin, M. Lancelot, il serait intéressant maintenant de voir le travail des mineurs et les moyens employés pour extraire l'or du sol.

— Pour cela, répondit le Parisien, il faut visiter la rivière Klondike qui se jette ici dans le Youkon : sa vallée est une des plus riches en métal précieux. Nous allons remonter la rivière en bateau et aborder au pied des montagnes d'or : c'est l'affaire de quelques heures. »

Le lendemain, nos voyageurs s'embarquèrent donc pour la région des claims, c'est ainsi qu'on nomme les lots de terrain que le gouvernement canadien loue chèrement aux mineurs. Deux Indiens remorquaient le bateau avec de longues cordes liées autour de leur corps ou attachées à leur front.

On aperçoit, de distance en distance, des tentes indiennes en forme de pains de sucre, puis, des cabanes de chercheurs d'or disséminées au bord des forêts.

« Voici un campement important, dit M. Develle, voyez, ce sont des Chinois qu'on emploie à l'extraction de l'or; nous pouvons nous arrêter ici, nous verrons mieux qu'ailleurs comment on devient millionnaire.

— Ou plus pauvre que Job, interrompit M^{me} Lancelot.

— Les extrêmes se touchent en ce pays, ajouta le Parisien.

Ce qui étonnait nos voyageurs, c'est que les mineurs ne creusaient pas le sol, comme on le fait dans les autres contrées aurifères, ils lavaient des tas de gravier amassés sur la terre. Un vieux mineur, interrogé par M. Lancelot, lui expliqua le procédé du Klondike.

« Ici, dit-il, l'été est trop court pour qu'on puisse l'employer à creuser le sol ; il dure 6 à 8 semaines, à peine. C'est pendant l'hiver qu'au moyen de grands feux, nous faisons fondre la glace et que nous trions du sol tout ce gravier que l'on met en tas et que nous lavons maintenant. Voyez ces longs canaux de bois qui ont une forte pente ; le fond est garni d'un tapis de laine. Nous y jetons la terre qu'un puissant jet d'eau délaie et entraîne, tandis que l'or s'arrête sur l'étoffe où nous le recueillons.

— Mais, observa M^{me} Lancelot, on ne voit pas de ces pépites dont on parle tant.

— Les pépites et l'or en grain ne se trouvent que dans les crevasses des rochers, sortes de poches où les eaux les déposent peu à peu, mais, c'est un hasard qui les fait découvrir et il ne faut guère y compter. Quelques-uns lavent la terre dans des écuelles, mais leur recette est médiocre.



IL S'ABOUCHE AVEC LES INDIENS

Tandis que leurs parents regardaient le travail des mineurs, Robert et ses amis, croyant qu'il suffisait de se baisser pour trouver des trésors, allaient le long des cours d'eau, avec de petites écuelles dans lesquelles ils lavaient de la terre.

« Trouverai-je de quoi acheter un fusil ? disait John, et il allait de ruisseau en ruisseau, suivi de ses jeunes maîtres. Ils s'étaient écartés dans la forêt, quand, tout à coup, Suzanne poussa des cris

perçants. Un ours assez puissant, sorti du bois, se dirigeait vers elle, poussant de sourds grognements. »

John vit le danger qui menaçait l'enfant et, au moment où l'ours allait l'atteindre, il s'élança, son couteau de chasse à la main, mais il s'arrêta tout à coup, stupéfait : l'ours, au lieu de le menacer, s'était levé sur ses pattes de derrière et dansait d'une façon comique, avec forces grimaces des plus amusantes. Il faisait tourner un bâton qu'il tenait dans ses pattes, le lançait en l'air et le recevait habilement sur son museau où il le gardait en équilibre.

Les enfants, d'abord effrayés, se rapprochèrent.

« Mais, c'est un ours de cirque ! s'écria Robert en riant.

— Il a l'air très aimable, dit Suzanne, et pas du tout sauvage.

— Drôle de pays ! ajouta Julien, les caribous sont des animaux domestiques et les ours des bêtes bien élevées ! »

Quant à John, il regardait, bouche bée, cet ours qui faisait le beau, avec des sauts lourds et grotesques.

Soudain, on entendit des cris de surprise.

« Grizly, mon pauvre Grizly, s'écriait un mineur, en s'approchant de l'ours, te voilà donc retrouvé, mon pauvre ami ! Tu as pu échapper à ceux qui t'avaient volé et revenir près de ton maître ! Viens, Grizly, nous ne nous quitterons plus ! »

Et il couvrait de caresses l'animal qui se frottait joyeusement contre lui. Tous les mineurs et M. Lancelot avec ses amis s'étaient rapprochés. Le maître de Grizly leur raconta qu'on lui avait volé quelques semaines auparavant ce jeune ours qu'il avait élevé lui-même et dont il avait fait l'éducation.

« C'est une bête douce et sans malice, ajouta-t-il, qui vient de prouver sa fidélité et son attachement à son maître, aussi c'est une grande joie pour moi de l'avoir retrouvé. »

Quoique Grizly ne fût pas dangereux, John n'en avait pas moins prouvé son courage, en se jetant au-devant de lui, pour défendre Suzanne, même au prix de sa vie. Des mineurs voisins avaient vu l'acte courageux du petit nègre, ils le prirent sur leurs épaules et le portèrent en triomphe jusqu'au claim, en poussant des hurrahs enthousiastes.

Le petit nègre fut fêté par tout le monde et M. Develle lui remit une belle carabine à deux coups, en disant :

« Maintenant, mon brave John, tu as prouvé qu'une telle arme peut être utile entre tes mains, puisque tu n'as pas craint de cou-



IL S'ÉLANÇA, SON COUTEAU DE CHASSE A LA MAIN

rir au danger pour défendre notre enfant. Tu pourras désormais chasser à ton aise. »

Jamais John ne s'était trouvé à pareille fête et il en était tout étonné, car son acte lui paraissait tout simple et tout naturel.

De retour à Dawson, les voyageurs firent encore quelques excursions dans les mines des environs, mais celles-ci ne pouvaient guère intéresser que ceux qui étaient venus, attirés par l'appât de l'or.

« Eh bien, qu'allons-nous faire maintenant ? demanda, un jour, M. Lancelot.

— Retourner chez nous, répondit en riant M^{me} Develle, vous ne voulez pas, j'imagine, vous faire chercheur d'or ?...

— Certes, non, madame, nous voulons faire fortune d'une façon plus sérieuse.

— Ce pays est plutôt fait pour nous ruiner ; si nous voulions énumérer ce que nous coûte la vie à Dawson, notre addition serait formidable. Ce n'est pas seulement la terre qui produit l'or, les commerçants savent le trouver ailleurs. »

On décida donc de reprendre la route des lacs et de là White-pass, et, après quelques semaines, la famille Develle, rentrée à Juneau, faisait ses adieux à M. Lancelot et aux siens qui reprirent le bateau pour Victoria, d'où ils gagnèrent Montréal, satisfaits de leur voyage.

FIN

LISTE DES VOLUMES EN VENTE

Série en noir (30 centimes le volume)

- | | |
|--|--|
| <p>3. — Voyage de Gulliver à Lilliput.
 5. — Histoire d'Aladin.
 6. — Gulliver chez les Géants.
 7. — Sindbad le Marin.
 8. — Histoires d'animaux.
 9. — Contes d'Afrique.
 18. — La Petite Blanche-Neige.
 19. — Au pays des Merveilles.
 20. — Le Tailleur fou et le Calife Cigogne.
 24. — La Sirène ou le Palais sous la mer.
 31-32. — Alice au pays des Merveilles.
 36. — Le Tapis enchanté.
 40. — Aventures du vieux Frère Lapin.
 70. — Histoire d'une Tortue.
 98. — Le Voyage merveilleux de François.
 100. — Au Pays des Jouets.
 101. — Histoire de Hassan le cordier.
 102. — Aventures d'Œil-Vif.
 103. — Contes de la Marche.
 112. — L'Arbre de joie.
 114. — Fantasio, le joueur de violon.
 115. — Contes de Bourgogne.
 116. — Le Joueur de flûte de Hamelin.
 118. — Le Pays de Paresse.
 119. — Le Vieux Soldat.
 121. — Scènes de la Vie marocaine.
 122. — L'Orgueil de la Princesse Olga.
 123. — Contes de la Forêt Noire.
 125. — Contes d'autrefois.
 133. — Contes des Vosges.
 156. — La Poupée magique.</p> | <p>138. — Le Cheval enchanté.
 141. — Histoire de Poucinot.
 142. — Rip.
 152. — Les Villies françaises héroïques.
 195. — Les Vaillants Lorrelins.
 202. — Les Refrains de guerre de Botrel.
 206. — Les Oiseaux de Guerre.
 208. — Les Jouets meurtriers.
 209. — Au Drapeau.
 210. — Aventures d'un petit Mousse.
 218. — Guynemer.
 221. — Le Capitaine du « Lenvéoc ».
 226. — La Tirelire merveilleuse.
 233. — Les Petits Robinsons.
 244. — L'Attaque de Zeebrugge.
 235. — Vers les rives du Congo.
 237. — Les Deux Alertes.
 249. — Les Écoliers norvégiens.
 252. — Premières Armes du chevalier Bayard.
 253. — La Dentellière de Bruzes.
 254. — Les Débuts d'un grand Inventeur.
 255. — Bob, le petit Écossois.
 256. — Ouis, le petit Canaque.
 257. — Le Dormeur éveillé.
 258. — La Ville aux cent Pagodes.
 259. — Les Petits Écoliers alsaciens.
 260. — En l'An 1950.
 261. — Le Roi des Corseires.
 262. — Méaventures de deux petits diables.
 263. — Comment on fait son avenir.
 264. — Dans les prairies du Canada.</p> |
|--|--|

Etc., Etc...

Série en couleurs (30 centimes le volume)

- | | |
|--|---|
| <p>265. — Un Breve enfant.
 266. — Contes du Périgord.
 267. — Les Aventures de Kiki.
 268. — Les douze francs de Richard.
 269-287-318. — Chents français.
 270. — La Force des Petits.
 271. — Les Vacances aux Pyrénées.
 272. — Le Courage du petit Jean.
 279. — Les Graines merveilleuses.
 280. — L'Ami des oiseaux.
 281. — La Vocation du petit Benjamin.
 282. — Aux Sources du Mil.
 282. — La Conquête de l'air.
 284. — Contes de la Touraine.
 285. — Au Pays des Amazones.
 286. — Un grand Savant.
 288. — Un Petit Français au pôle sud.
 289. — Aventures merveilleuses de Polichinelle.
 290. — Le Petit Écrivain.
 291. — Contes du Maroc.
 292. — Un jeune Limousin en Afrique occide.
 293. — La Gloire du petit Potier.
 294. — Le Voyage de deux petits Parisiens.
 294. — Le Petit Musicien.
 295. — L'Invincible Gayant.
 297. — Un futur Astronome.
 298. — L'Automobile du petit Pierre.
 299. — Les Voleurs volés.
 300. — Molière et Cyrano.
 301. — Deux jeunes Aviateurs.
 302. — Les Filets bleus.
 303. — Un grand Explorateur.
 304. — Les Deux Routes.</p> | <p>305. — Une Fee dans une marmite.
 306. — Conte d'Alsace.
 307. — La Première Bicyclette.
 308. — Conte de l'Artois.
 309. — Aux pays des Perroquets.
 310. — Aventures d'un jeune savant.
 311. — Le Bon remède.
 312. — Un jeune écolier en Indochine.
 313. — Les Joyeux Comédiens.
 314. — Le Bonne Vengeance.
 315. — Le Petit Champion des courses.
 316. — En Alsace.
 317. — La Tour du Prisonnier.
 319. — Les Vacances au Pérou.
 320. — Le Savant petit Père.
 321. — Une Famille normande au Canada.
 322. — Le petit Magicien.
 323. — De Marseille aux Pyramides.
 324. — Le Petit Mineur.
 325. — Les Mystères de l'Égypte.
 326. — Jean-Bart.
 327. — Mémoires d'un Loup.
 328. — Aventures d'un petit Taïtien.
 329. — Un Glorieux marchot.
 330. — La promesse de Carlo.
 331. — La Tour d'Auvergne.
 332. — Aventures d'un Crabe.
 333. — Les bons Petits Lutins.
 334. — Le Petit Cuisinier.
 335. — Contes de Brotagne.
 336. — Un Voyage en rêve.
 337. — Au Pays des Diamants.
 338. — Un Enfant de Génie.</p> |
|--|---|

Pour faire facilement
de bonnes rédactions

VOCABULAIRE PAR L'IMAGE

de la Langue Française

par A. PINLOCHE, docteur ès lettres

Voici une méthode nouvelle, rapide et attrayante pour apprendre les mots que vous ne connaissez pas ou que vous connaissez mal. Des images vous mettent sous les yeux des objets, des personnages, des scènes animées et vous trouvez, en regard de ces images, les mots qui les expliquent. Vous n'aurez donc plus à les chercher lorsqu'il s'agira de vous exprimer par la parole ou par l'écriture : les mots se sont gravés dans votre mémoire et, avec les mots, les idées.



Un beau volume (format 16×23) contenant 193 planches avec 6000 figures accompagnées de leurs légendes.
Cartonné..... 22 fr. 50

Franco, 24 fr. 75

Chez tous les libraires
et LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, Paris (6^e)